

1705 Casimir Freschot: Remarques historiques et critiques, faites dans une Voyage d'Italie en Hollande dans l'Année 1704 [Auszug: Von Frankfurt bis Köln]

REMARQUES historiques et CRITIQUES, | Faites dans une Voyage d'Italie en Hollande dans l'Année 1704. | Contenant les Mœurs, Interêts, & Religion, de la | Carniole², Carinthie, Baviere, Autriche, Boheme, Saxe, & des Electorats du Rhin. | Avec une Relation des Differens qui partagent aujourd'hui les Catholiques Romains dans les Païs-Bas. | Tome second. | A Cologne | Chez Jaques le Sincere³. | MDCCCV.⁴

IX. LETTRE.

De Francfort à Cologne.

MONSIEUR,

J'Ai demeuré quelques jours à Francfort, parce que la Ville en vaut la peine. C'est une belle, & grande Ville Imperiale, sur le fleuve Mein, renduë fameuse par les élections des Empereurs, que les Constitutions de l'Empire commandent y être faites: ce qui y attirant les Electeurs, la plûpart de ceux-ci y ont des maisons en propre avec leurs armes exposées sur le frontispice. La Ville est extrêmement marchande, à quoi contribuent principalement ses foires des plus célébrés de toute l'Allemagne, qu'ils faillirent cependant à perdre il y a quelques années par l'obstination, où ils étoient de ne pas rendre l'Eglise Cathédrale aux Catholiques, qui l'avoient toûjours possedée. La Ville de Nuremberg insistoit puissamment à ce que l'Empereur jeut fit sentir ce châtiment, & transférât <46> les foires dans leur Ville, auquel effet ils offraient trois de leurs plus belles

¹ Casimir Freschot (* 1640 circa Morteau, † 20. Oktober 1720 Luxeuil-les-Bains) Historiker und Publizist. Er war Benediktiner und als Historiker, Lehrer sowie wahrscheinlich als Gesandter tätig. Er publizierte ungefähr 50 Werke, darunter auch mehrere, subjektiv geprägte Reiseberichte, die die politischen und gesellschaftlichen Verhältnisse der europäischen Höfe, Städte und Staaten behandelten und zur Vorbereitung oder als Ersatz für die Kavalierstour dienen konnten.

² = Krain, Kärnten, Bayern, Österreich, Böhmen, Sachsen und die rheinischen Kurfürstentümer.

³ Fiktiver Drucker und Druckort, vermutlich in den Niederlanden gedruckt.

⁴ Fundstelle: ULB Halle; urn:nbn:de:gbv:3:1-656582.

Eglises aux Catholiques, & des revenus suffisans pour entretenir le Clergé nécessaire à les desservir.

Les Catholiques ont à Francfort neuf Eglises, les autres étant à l'usage des Luthériens, les deux Religions étoient mêlées dans la Ville, avec une entière & parfaite intelligence entre les uns & les autres, qui s'allient avec des mariages continuels. Que croyez-vous, Monsieur, de ces mariages bigarrez? Je sai qu'ils ont été très permis au commencement du Christianisme, par la raison qu'un des mariez se convertissant à la foi, on ne l'obligeoit pas de se séparer de sa partie, de peur de donner lieu au désordre, qui auroit suivi de cette séparation? Mais que des Chrétiens d'alors épousassent de gayeté de cœur des personnes, qui ne leur étoient pas semblables dans la profession de la même foi, c'est ce que je doute qu'il fût fréquent; les exemples de S^{te} Cécile & d'autres semblant persuader le contraire. Cependant, comme je vous ai dit ailleurs, les mariages sont fort frequens dans les Villes Protestantes d'Allemagne, & je vis en particulier à Leipsic des Catholiques habituez en cette Ville, & mariez avec des Luthériennes, & qui sous le prétexte d'un négoce qu'ils pourroient aussi <47> bien exercer ailleurs. & qu'ils font la, demeurent les années entières sans faire aucun exercice de leur Religion, excepté quelques Messes qu'ils entendent dans le temps des foires, des Moines qui y abordent en ces occasions, peut-être autant pour trafiquer des aumônes pour eux, que par aucun zele qu'ils ayent d'assister leur prochain. Je sai bien que je ne conseillerois jamais ni ces mariages, ni ces sejours dans les pais Protestans, où les occasions de changement de Religion sont plus fréquentes qu'on ne le peut dire, & les moyens aussi rares de recevoir les Sacremens.

L'Eglise principale des Catholiques vulgairement appelée le Dome, est un vieux bâtiment, que les habitans croÿent avoir été fait construite par Charlemagne. Il y a une Chapelle ou Sacristie à droite du grand Autel, où l'on fait la fonction d'élire les Empereurs: lieu fort peu digne d'une, fonction si célébré, puis que tout s'y ressent d'une vieillesse, & d'une pauvreté, qui n'est pas loin de la gueuserie, si on a égard à l'usage auquel elle est destinée. Il y a un Bursebot mitré ou Suffragant de Mayence, qui officie en ce Dome, & celui qui l'est actuellement est privé de la vûë à cause de son extrême vieillesse. Je vis peu de Chanoines au Chœur, quoi que ce fût un Dimanche, & des Maîtres d'écoles mêlez parmi <48> eux qui aidoient à chanter, & y faire une Musique abominable. Quatre chandelles sur l'autel étoit toute la pompe, & au lieu des Diacres, & Soûdiacres assistans au Chanoine qui célébroit, deux marmousets vêtus du robes jaunes sous un lambeau de toile, façon de surplis couleur peu séante à la gravité des fonctions sacres, auxquelles ils assistoient comme Ministres.

Les Protestans ayant bâti dans cette Eglise pendant qu'ils la tenoient un grand étage, ou loge exhaussée sur le plan, & qui entoure tout le dedans de l'Eglise, selon la coûtume, que j'ai observé, qu'ils ont en plusieurs lieux, de destiner ces loges aux personnes les plus respectables, qui viennent à la prière, pendant que le bas de l'Eglise est comme abandonné aux femmes, & au petit peuple, les Catholiques les y ont laissez, quoi qu'ils ne s'en servent point. Et outre cela il y a dans la même Eglise une Horloge d'un artifice singulier, puisque le tour d'une seule rouë y marque tous les jours & les fêtes de l'année, sa révolution ordinaire ne finissant qu'au bout de 366 jours, outre tous les changemens de Lune, & toutes les autres particularitez des Horloges communes, qui y sont specialement indiquées. Les autres Eglises à l'usage des Catholiques n'ont rien de particulier, non plus que celles qui servent aux <49> Luthériens, excepté celle de S^{te}. Catherine {car elles ont toutes appartenu aux Catholiques} qui est assez belle avec une voute de bois ornée de diverses peintures. Celle-ci comme toutes les autres Eglises des Protestans en Allemagne, n'ont point d'autres ornemens au dedans, qu'une quantité d'écus ou armoiries des personnes enterrées dedans, lesquelles sont ordinairement peintes dans une espee d'ornement, non pas comme une simple cartouche, mais avec des piliers, & des frises, qui les font paroître comme de retables de petits autels, enjolivez avec de l'or, & avec le jour du mois, & de l'année de la mort de celui duquel elles contiennent les armes.

Les Lutheriens n'ont point à Francfort d'autels comme en Saxe, & n'y disent point de Messes. Il y a bien dans cette Eglise à la place de l'autel, & contre la muraille, un tableau de Jesus Christ priant au jardin des Olives, mais ensuite il n'y a qu'une table, derrière laquelle le Ministre se met dans les jours de Communion, & la donne à tous ceux qui se présentent & passent devant la table, selon leur ceremonie; au lieu qu'en Saxe ils disent la Messe à leur maniéré, & ont retenu des autels comme les Catholiques.

La Maison de Ville n'est nullement considérable pour un peuple aussi riche que ce-lui <50> de Francfort, & dans toute la Ville il n'y a quasi qu'une belle & large ruë, les autres étant tortuës, courtes, & étroites. Les maisons y sont pourtant quasi toutes peintes, mais basses, & la plûpart à deux étages seulement. Ce qu'il y a de fort beau est le Quai hors, & proche des murs de la Ville, où il y a un concours continuel de monde occupé à charger, ou décharger les marchandises des bateaux, qui viennent par le Mein. Les Religieux Catholiques ont pleine liberté de marcher par la Ville avec les habits de leur Ordre; y ont leurs Cloîtres & leurs Eglises ouvertes; & à proportion des Eglises le nombre des habitans Catholiques doit être plus grand que celui des Luthériens, puis que ceux-ci n'en ont que sept & les autres neuf. Cependant les Magistrats sont Luthériens sans mélange de

Catholiques, qui cependant vivent ensemble avec une si bonne intelligence, qu'ayant demandé par hasard à un Libraire Catholique s'il n'avoit point de livres de Controverse, il me répondit brusquement que ces sortes de livres étoient bannis de sa boutique, & de celles de bien d'autres Libraires, qui ne vouloient, comme lui, rien avoir, qui servît à semer de la jalousie, & de la haine entre les deux Religions, qui vivoient en parfaite amitié à Francfort. <51> Il y a plusieurs belles maisons en cette Ville, & outre celles que j'ai dit appartenir en propre à des Electeurs, il y en a plusieurs autres qui appartiennent à de riches marchands, fort bien bâties, & qui ont plus l'air de Palais que de maisons bourgeoises. Ici comme à Leipsic la plupart des maisons ont des logements jusques au haut des toits, percez comme là, de plusieurs étages de fenêtres. On conserve sur la porte d'une de ces belles-maisons les armes de l'Empereur, parce qu'il y logea, quand il vint à Francfort pour son élection. Il y en a une autre où les armes de France sont de même exposés sur le frontispice, parce qu'il y logeoit devant la guerre un Ministre du Roi Très-Chrétien avec le titre de Résident. Que font ces Ministres de France dans des Villes particulières, où le Roi n'a aucun intérêt d'en tenir? Il y en avoit un à Strasbourg, qui par son séjour faisoit une authentique déclaration que S. M. T. Chrétienne reconnoissoit cette Ville & petite République pour tout à fait indépendante, & cependant, quand on trouva bon de s'en saisir, on publia sans façon que le Roi l'avoit toujours considérée comme sienne, & comme une partie de l'Alsace, qui lui avoit été cedée par les Traitez de Westphalie. Ces Messieurs, façons de Résidens vivent dans ces grandes <52> Villes de l'Empire, apparemment pour y négocier leurs coquilles. En effet, ils ont toujours leurs poches pleines de nouvelles à l'avantage de la France, & des magasins pleins de raisons pour excuser ses entreprises, quelles qu'elles soient, sont belle dépense, gagnent les esprits par leurs cajoleries & manieres insinuanes, regalent à propos, & hors de propos ceux qu'ils croient capables de servir, mais à quoi? à brouiller les cartes, & avancer dans un besoin les desseins de ceux, qui sont tout disposez à leur faire changer la belle liberté, dont la plupart ne savent que faire, aux chaînes de la plus esclave sujettion. Si la dépense de maintenir des Résidens dans des lieux, où les intérêts de la Couronne ne peuvent avoir aucune part, ne va pas là, je ne sai où elle peut aller, & s'il faut dire la verité, je croi qu'on épargneroit bien des maux à l'Europe, si on s'en tenoit à l'ancien usage de n'envoyer des Ambassadeurs, ou des Ministres, que dans le besoin précis de traiter quelque affaire entre des Souverains, ces Ministres à tout hazard, ne cessant jamais, pour se rendre importants, de machiner quelque chose, dont les suites n'iront jamais au bien de ceux, parmi lesquels ils demeurent, quelque grimace, & protestations d'amitié qu'ils leur tassent, puis que

l'intérêt de celui qui <53> envoie n'est nullement de les maintenir dans une paix, dont il ne retireroit aucun profit. On prévoit & on pourvoir à tout, parce qu'on espere, & qu'on travaille à surprendre, & à prendre tout. Le Roi, dit-on, n'a pas cette pensée, & n'est pas même informé de ces minuties; & des empressements, peut-être irréguliers, dont se peuvent entêter ces petits Ministres. Pourquoi n'y pas prendre garde? Car enfin, si cela est, ils font tort à la réputation de leurs Maîtres, qu'ils rendent odieux par l'ambition, dont ils donnent sujet de le charger.

Il y a jusqu'au nombre de trente mille Juifs à Francfort, mais tous assez pauvres, si on en doit juger par leurs habits, & par leurs Synagogues, qui ne sont gueres plus que des réduits de gueusaille. Tant les hommes que les femmes portent les fêtes une espece de surtout plissé & sans manches avec des agrafes d'argent, ou argentées, & des fraises, les hommes toutes bleuës d'amidon, & les femmes blanches, & assez bien godronnées. Au lieu de chapeaux les hommes ont des larges toques de drap comme le Capitaine Scaramouche de la Comédie, mais encore plus larges, & plus roides, de sorte qu'ils paroissent avoir en tête le fond d'un tonneau. Et les femmes ont encore plus ridiculement coiffées, ayant <54> une espece de bonnet, qui finit en deux cornes exhaussées, l'une noire & l'autre jaune, ou orangé, une grande partie couverte de papier de cette couleur, ces deux étalages chargez de faux brillans comme des pendans d'oreilles, & d'autres babioles, qui ne sont d'aucun prix. Le surtout des femmes un peu plus riches est brodé sur les plis par le haut, mais cette mantille pour les plus pauvres est purement de toile noire plissée, & sursemée de papillottes d'argent faux, qui les fait paroître comme des marionnettes enveloppées de quinquaille.

Il y a une autre Ville ou Fauxbourg de l'autre côté du Mein, qu'on passe sur un beau pont de pierre, qui les joint immédiatement toutes deux. Cette seconde Ville s'appelle **Saxenhausen**, ou Camp des Saxons, à cause d'une armée de ceux-ci, qui y campa, & y campa assez long temps, pour en faire une Ville avec des bâtimens à chaux & à sable. A quelle occasion fut ce que ces Saxons vinrent, & le campèrent là? C'est ce que je ne saurois vous dire ne l'ayant point appris jusqu'à présent. Ce dont je puis vous assurer est qu'aujourd'hui la Ville de Saxenhausen est assez bien bâtie, & a ses fortifications, qui dominant une belle campagne de ce côté-là, comme elle l'est du côté, par où nous entrâmes, où le chemin est par l'espace d'une heure entière <55> bordé à droite & à gauche de jardins & de Maisons de plaisance très agréables à voir.

Dès le premier repas que je pris à Francfort on me fit boire, mêlées avec le vin, des eaux minérales de **Schwalbach**, qui penserent me faire crever la nuit, & le jour suivant. Ces

eaux ont le goût, mais plus piquant, de *l'aqua acetosa* de Rome, & on en débite & transporte des bouteilles cachetées par toute l'Allemagne, & la Hollande, où elles sont estimées. Je crûs d'avoir bû les eaux ameres qui faisoient mourir les femmes juives, qui n'avoient pas été fidèles à leurs maris, & je sais d'autant plus volontiers une même comparaison de ces deux sortes d'eaux, que celle de Schwalbach, ne fait aucun dommage à ceux du pais, & aux Allemans, qui en boivent, au lieu quelles faillirent à me faire mourir, comme les eaux des Juifs ne causoient aucune douleur aux femmes innocentes, & causoient la mort aux coupables. Je n'avois pourtant commis aucun crime de l'espèce de ceux dont les eaux des Juifs croient vengeresses; aussi n'en mourus-je pas, & j'en fus quitte pour de bonnes tranchées, qui assurément m'incommoderent bien fort pendant quelque temps.

L'effet particulier de ces eaux de Schwalbach est d'empêcher les obstructions, & <56> de corriger les indigestions, maladie ordinaire de ceux qui succombent à l'intempérance du manger. C'est pourquoi les Allemans content pour une grande faveur du Ciel ces eaux qui se trouvent chez eux, comme ceux qui sont les plus sujets à avoir besoin de ce remede. J'avois déjà pris garde, en quelques lieux de ce pais où j'avois vu quelques malades, qu'on avoit commencé leur cure par des vomitifs, ce qu'on m'assura qui se pratiquoit dans toute sorte de maladies, sans doute parce que ces maladies ne leur viennent ordinairement que de quelque repletion, qui embarrasse la chaleur naturelle, & met la bonne constitution du corps en désarroi. C'est donc un grand trésor pour des Allemans que d'avoir ce remède prompt à une maladie qui leur est fréquente. Mais soit dit sans les offenser, qu'ils jouissent paisiblement de leur avantage, car n'étant aucunement sujet à leur indisposition, je n'ai aucune envie ni besoin de leur panacée.

La maniere ordinaire de voyager en ce pais étant de s'embarquer, nous nous mîmes sur le Mein jusqu'à Mayence, dans laquelle route il ne nous arriva rien qui mérité de vous être rapporté. On s'embarque le matin, & l'on arrive le soir à Mayence, d'où si l'on veut l'on peut encore le même jour prendre un autre embarquement sur <57> le Rhin, qui conduit jusqu'à Cologne. Je ne vous saurois rien dire de **Mayence** que vous ne sachiez déjà. C'est une vieille & assez grande Ville, bâtie dans l'endroit où le Mein se jette dans le Rhin, Siège & Domaine d'un Archevêque qui est le premier entre les Electeurs de l'Empire. Le Prince d'aujourd'hui, est un Baron de Schonborn, d'un âge frais & dont tout le monde dit du bien: bon Alleman, attaché à l'Empereur & à l'Empire, jusqu'à se bannir volontairement du lieu de sa Résidence, plutôt que d'y voir les François, qui s'en étant saisis en furent cependant chassés dans la dernière guerre, avec un siège aussi glorieux à la nation Allemande, que

les François qui avoient une armée dans la Ville firent de plus grands efforts pour s'y maintenir. Comme les fortifications de la place ne sont pas considérables, ils l'avoient fortifiée à leur mode, c'est à dire, avoient élevé des travaux tout autour, dans lesquels ils pensoient bien se défendre, mais comme j'ai dit, & comme vous le savez, Charles le Grand Duc de Lorraine les obligea d'avouër que si un corps de douze mille François bien résolu est capable de la défense la plus vigoureuse, une armée Allemande est encore plus capable d'en triompher, comme on a vû dans celle-ci & dans d'autres occasions. <58> Comme le Rhin est fort large devant Mayence, on le passe sur un pont de bateaux de neuf cens pas de longueur, au bout duquel on trouve la petite Ville de **Cassel**, qu'on tâchoit de fortifier avec des palissades & des travaux de terre à nôtre passage. Le Rhin ensuite forme dans son cours une quantité d'Isles, dont la plûpart cependant n'ont rien de considerable. La première qu'on trouve au sortir de Mayence est une espece de Parc, où l'Archevêque a une Maison de plaisance, un jardin & un Parc où il tient du gibier pour pouvoir prendre le divertissement de la promenade & de la chasse. Nous ne pûmes pas bien découvrir la maison en descendant dans le bateau, parce qu'elle étoit à couvert de beaux arbres de haute futaye dont l'Isle est bien pourvûë, ce qui en rend la promenade, & la chasse plus agréable.

A propos de bateau je dois vous dire, que la commodité de voyager dans ceux qu'on prend à Mayence jusqu'à Cologne ne sauroit être plus incommode. Ce sont de méchans petits batimens, qui ne sont ordinairement destinez a faire qu'un voyage, parce que les bateliers ont coutume de les laisser & les vendre à Cologne, où l'on les achète bien souvent pour le seul usage d'en faire du feu, ou de les faire servir à la pêche. Il ne faut pas demander après cela <59> s'ils ont quelques agrémens, car on les doit supposer petits, & couverts seulement d'une toile, de sorte que la fortune de ceux qui s'y embarquent est qu'il ne pleuve pas, autrement ils feront mal à couvert de la pluie. Leur petitesse est encore la cause qu'il faut être toujours assis, & pressez, car il y a toujours nombreuse compagnie, ce qui fut cause que je ne voulus jamais m'embarquer le premier jour, que je vis tant de monde se jetter dans une de ces barques, où les genoux de chacun se touchent, ne croyant pas sûre une navigation, que je voyois si chargée au milieu, & dans le courant d'un si grand fleuve. Ajoutez à cela la puanteur des pipes {car vous savez, que fumer la pipe est le grand & continuel regal des Allemans de quelque condition qu'ils soient} la vûë chagrinante de toute sorte de monde, qui pour son argent trouve lieu dans la barque à mesure qu'il y entre, & l'ennui de ne pas entendre la langue du pais, & qui m'auroit fait faire le voyage sans pailler, si je n'avois trouvé quelques Moines avec qui discourir, au moins de quelques pauvretes. J'eus cependant avec un de ceux-ci qui étoient dans la barque, qualifie du titre

de Lecteur dans son Ordre, quelques discours de Théologie, & en particulier des questions de la Grâce, sur lesquelles je connus qu'il étoit Moliniste. Ce qui me fit <60> faire réflexion sur l'adresse avec laquelle les Jesuites s'employent de tous cotez à entraîner le monde dans leurs opinions, qui selon le cours des choses ne peuvent manquer de prendre avec le temps le dessus dans les écoles. Ils ne sauroient faire ceci qu'en cajollant les autres Religieux, & gagnant leurs Supérieurs assez souvent ignorans, à ce qu'ils défendent à leurs Lecteurs d'enseigner une autre doctrine, que celle, qui est si bien reçûë aujourd'hui partout, quoi que quand il s'agit de leur enlever l'estime du monde, ils n'employent pas un moindresoin à les ridiculiser & les décrier, soit dans leurs livres, soit dans les entretiens qu'ils ont avec le tiers & le quart. Les œuvres du P. Bolland, & de ses Consorts sont assez connoître, qu'ils ne ménagent aucun Ordre Religieux, ausquels ils ont enlevé tous les Saints qu'ils ont pû, de même que le s écrits & les défenses réciproques de ces Ordres Religieux à maintenir ce qu'on leur a voulu arracher, sont une preuve de cette espece de persécution.

Au reste ce Lecteur ou Professeur Religieux, avec lequel je m'entretenois, n'étoit nullement homme chagrin, & par tout, où nôtre barque abordoit {car on aborde quasi à tous les lieux sur la route pour mettre à terre & pour recevoir du nouveau monde} il m'invitoit à boire le petit coup <61> sans parler des soirées, & des gîtes, où il falloir que je lui tinsse tête, autrement nôtre commerce auroit été estropié, au hazard de l'offenser encore davantage. Avec ces rafraichissemens de gosier les disputes alloient avant, & nous nous entretenions assez familièrement de tout ce qui se présentoit à nôtre imagination. Je tirois de plus un autre avantage de ma complaisance, qui étoit que le Pere me servoit d'Antiquaire, & que comme il avoit plusieurs fois roulé le païs, il en savoit toutes les veritez, & les fables.

Il me fit remarquer la **Tour aux rats** [Mäuseturm] dans la suite de nôtre navigation, fameuse par le châtiment miraculeux de cet Archevêque de Mayence, qui y ayant fait brûler une quantité de pauvres, sous prétexte que comme des rats ils consumoient inutilement les grains, y fut lui-même mangé des rats, sans qu'aucune diligence humaine le pût exemter du supplice, dont Dieu vouloit punir son inhumanité. Il me montra aussi une autre Isle d'un souvenir plus consolant, savoir celle qui est à l'endroit du Bourg de **Baccharach**, où l'on voit encore aujourd'hui une espece de petit bâtiment quarré, & quelques autres rochers autour, qu'on croit avoir été autrefois des autels & des lieux consacrez au Dieu du vin [=Bacchus], où l'on le remercioit des benedictions <62> particulieres, qu'il répandoit sur les rivages voisins, qui sont en effet couverts de belles

vignes, & où l'on voit croître {particulièrement à droite dans un petit pais qu'on appelle **Rhingau**} les bons vins du Rhin, qui consolent si sensiblement, & inspirent de si belles pensées aux Allemans.

Au reste tous ces rivages sont bordezz de belles collines sur lesquelles on voit par tout & de beaux Villages & de misérables ruines de Châteaux démolis, par la nécessité d'ôter ces retraites à une prodigieuse quantité de voleurs, qui desoloient autrefois le pais. Cela veut dire que les Gentilshommes, qui habitoient ces Châteaux exercoient eux-mêmes le métier de voleurs, ou ce qui est plus vraisemblable, se contentoient du partage des vols, que faisoient en personne des voleurs de profession, auxquels ils accordoient la retraite dans leurs forts. Cette histoire est un peu honteuse pour la Nation Allemande: mais qu'y faire? Il est sûr que pendant l'Interregne, ou la vacance de l'Empire, qui précéda l'élection de Rodolphe I. d'Habsbourg, a cause de la justice négligée par le manquement de Souverain, qui en maintint l'exercice, le nombre des voleurs étoit si grand, & les vols si fréquens, qu'un Archevêque de Mayence ne pût sortir d'Allemagne pour faire le chemin de Rome avec <63> quelque assûrance, qu'escorte d'un nombre d'hommes armez que lui mena le même Rodolphe, dont il fut accompagné jusqu'en Italie, & au retour encore des frontières d'Italie jusqu'à Mayence. Ce qui fut une des raisons, pour lesquelles ce même Archevêque, le jugea, & le fit reconnoître à ses Coelecteurs pour le Prince le plus digne de l'Empire, & tel qu'il en étoit besoin pour relever, comme il fit par la chasse qu'il donna aux voleurs, & par la ruine des Châteaux qui leur servoient de retraite, la gloire tout à fait abattue de l'Empire.

Entre ces Châteaux démolis on en voit un de fortifié; c'est celui de Craub [=Kaub] à droite du Rhin en descendant, & du Domaine de l'Electeur Palatin {car les Jurisdictions sont fort mêlées dans ce pais, & les Electeurs voisins du Rhin ont tous quelques places sur ce fleuve.} En face de ce Château il y a une Isle, & un autre Château dedans, nommé Phalts [=Pfalz], où l'on dit que les Princesses Palatines avoient coûtume de venir accoucher, peut-être à cause de l'âmenité du lieu, ou parce que cette place étoit la première & la plus importante du Patrimoine de leurs maris; ou peut-être encore, pour plus grande assûrance de leurs personnes, de leurs fruits, & de leurs familles, dans les temps que les vols étoient <64> si fréquens dans le pais, où elles n'auroient pas crû être aussi assûrées, par tout ailleurs. Il y a encore aujourd'hui un bâtiment, qui pourroit passer pour un des beaux Châteaux & des Palais de ce temps-là, mais qui ne servoit à nôtre passage, non plus que le Château de Craub, qu'à y tenir en arrêt une quantité de François, faits prisonniers, dans le temps, que selon la coûtume qui semble leur être aujourd'hui particulièrement

propre, ils venoient saccager le Palatinat. Voici, dites-vous, un petit trait décoché, qui va à son but. Et moi je vous réponds que nonobstant vôtre penchant vers la France, vous aurez bien des maux de la justifier de bien des choies, qui ne lui sont pas d'honneur, & dont les Payens mêmes se défendoient autrefois comme d'un honteux reproche. J'entends des manquemens de foi, des trahisons, & des désolations impitoyables, dont il semble qu'elle ne fait que rire. Le Palatinat entr'autres se souviendra long-temps de la guerre, qu'elle lui a fait, & des ruines qu'elle y a causées, au delà de toutes les violences, dont on a coûtume d'user dans la guerre. Mais les plaintes ne servent de rien à ceux qui souffrent, de même qu'elles ne serviroient de rien aux François, si les Allemans les allant visiter chez eux, leur rendaient une partie de ce qu'ils leur ont si libéralement prêté. <65> Ce dont je croi qu'on peut être sûr, est que l'avantage qu'on a sur ce peu de prisonniers, qui sont dans ces Châteaux, & le souvenir des choies passées, ne dispose pas leurs Géoliers à leur être plus traitables, & que les François dans ces solitudes passent mal leur temps, au moins le passent-ils bien solitairement, car le lieu est peu agréable à des gens renfermez & pressez comme ils sont. On pêche les saumons, dans la partie du Rhin, qui est au dessus & au dessous de cette Isle, & c'est apparemment ce qui peut rendre ce séjour le plus agréable.

[Ober]Wesel est un beau Bourg à gauche du Rhin, qui appartient à l'Electeur de Trêves. On voit plusieurs Eglises, qui se sont distinguer parmi les autres bâtimens, de même que quelques Cloîtres de Religieux. Il y a un autre Wesel dans le Duché de Cleves, beaucoup plus bas, & à droite du Rhin, dont je vous parlerai dans la suite.

Rhinfels du même côté du Rhin que Wesel, & qu'on trouve en descendant, est une bonne Place, qui appartient aux Landgraves de Hesse-Cassel, contre laquelle le Maréchal de Tallard échoüa dans la dernière guerre. Elle a un Château qui véritablement est dominé, mais il y a des hauteurs de l'autre côté du Rhin, d'où l'on pèut foudroyer les dominateurs, & battre <66> en ruine leurs batteries. Au reste la Ville est de bonne defense, & de l'autre côté du Rhin il y a un grand bâtiment, où l'on fond de l'artillerie, & où les soldats de la garnison ont coûtume de faire leurs exercices militaires. Le cours du Rhin est si rapide en ces endroits ici, que nous avons déjà fait douze lieues, des le matin quand nous arrivâmes à Rhinfels pour dîner. Il faut supposer avec cela que nôtre bateau s'arrêtoit non seulement tous les jours pour le dîner & le coucher, mais en beaucoup d'autres endroits, où il y avoit des corps de garde pour reconnoître tous ceux qui décendoient ce fleuve; ce qui étoit un chagrin continuel, causé par la longueur des examens de chaque personne en particulier, &c par des difficultéz formées souvent mal à propos par des gens, qui étoient ou prévenus, ou peu en état déjuger équitablement des affaires.

Braubach est une autre Place, à côté droit du Rhin, qui n'est considérable qu'à cause d'un Château assez fort qui est au dessus, c'est à dire sur une colline à deux ou trois cents pas du Bourg qui est sur le bord du Rhin. Les François toujours attentifs à faire tout le mal qu'ils peuvent, avoient dans la dernière guerre corrompu le Gouverneur du Fort: mais cinquante soldats envoyez pour l'occuper, en attendant une <67> plus forte garnison, ayant été surpris sur le rivage, où ils avoient fait leur décente, & arrêtez, la chose fut découverte, & on empêcha que la trahison n'eût son effet. Entre le Bourg & le Fort, au milieu de la montée il y a une Eglise dans un terrain à guise de plateforme, sur lequel les François avoient déjà projeté de dresser une bonne batterie, qui auroit soudroyé tous les bâtimens, qui se seroient présentez, & les auroit rendus maîtres de toute la navigation du Rhin. Mais Dieu ne permit pas que ce malheur arrivât à ces pauvres Provinces déjà assez affligées, & dont la subsistance & le commerce dépendent quasi entièrement de cette navigation; & pour le coup elles ne souffrirent pas un malheur universel, dont la perfidie d'un seul auroit été la cause.

Coblentz est une bonne Ville à gauche du Rhin, & dans la pointe de terre que fait la Moselle en se jettant dans ce fleuve. Elle appartient à l'Electeur de Trêves, qui demeure dans un beau Palais sur le rivage opposé à la Ville, & sous lequel il y a une bonne batterie pour empêcher la décente, qu'on voudroit faire de la Moselle dans le Rhin. Au dessus du Palais ou Résidence de l'Electeur, il y a encore un Château ou Forteresse, mais irreguliere, d'où l'on pourroit soudroyer la Ville. Mais ceci ne seroit <68> qu'en cas qu'elle fut occupée par l'ennemi, auquel cas le Fort pourroit servir d'une dernière retraite à l'Electeur, dont on pourroit de même dès la Ville soudroyer la Résidence. L'on travailloit à de nouvelles fortifications autour de Coblentz, qui n'est nullement une petite Place, & par conséquent a besoin d'une nombreuse garnison en cas d'attaque, car il faut la traverser toute entière pour aller se présenter au Gouverneur, qui voyoit travailler à la porte la plus éloignée du rivage, & qui avoit donné ordre qu'on lui amenât tous les étrangers qui descendoient le Rhin. Les complimens qu'il nous fit, & le temps qu'il nous retint à discourir, & à boire, furent cause que nous ne pûmes dîner, mais en échange il ne tint pas à lui que nous ne restassions chez lui pendant quelques jours, apparemment à faire la même vie de parler de nouvelles, & de boire. Mais nous le priâmes de souffrir que nous continuassions notre route, & que nous ne perdissions pas les compagnons de notre voyage.

Nous ne vîmes plus de Places considérables sur les bords du Rhin jusqu'à Bonn, **Andernac**, Place appartenante à l'Electeur de Cologne, dont il a fallu chasser les François

que l'Electeur de ce nom y avoit reçûs sous le titre de soldats du Cercle de Bourgogne. Nous fumes d'ici jusqu'à Cologne <69> dans de continuelles allarmes de tomber entre les mains des François, qui faisoient des courses jusques sur le bord du Rhin, n'ayant aucun moyen de nous défendre s'ils nous avoient attaquez dès le rivage, & à coups de mousquets avoient obligé nôtre bateau à aborder &c se rendie. Il y avoit d'autant plus de danger à ceci que les bateliers sont souvent eux-mêmes les traîtres, qui mettent leurs passagers dans les mains des ennemis, comme il étoit arrivé peu au paravant à trois ou quatre personnes de qualité, qui furent ainsi livrées aux François par leurs bateliers, & qui ont été contraintes après cela de se racheter bien chèrement. Comme l'argent fait tout il faut supposer que les François, quand ils rodent le païs, ont par tout des espions du païs même, qui les informent, & comme je vous ai dit que c'étoit une nécessité pour nous d'aborder à tout bout de champ par tout où il y avoit des corps de garde de milices, ou de troupes réglées, il n'y a rien de plus facile, que de faire pénétrer aux ennemis la connoissance des étrangers, qui détendent, & que ceux-ci leur taillant le chemin les aillent arrêter aux lieux où ils favent qu'ils n'y rencontreront aucun empchement. C'est ainfi que la guerre est *omne malum*, mal & malheur pour ceux-là mêmes, qui cherchent avec plus de soin à s'en éloigner. <70> **Bonn** est la dernière Place considerable qu'on trouve jusqu'à Cologne. Elle est située sur la rive gauche du Rhin, méchante Ville, & bonne Place de guerre, lieu de la Résidence ordinaire des Electeurs, qui ne sont pas les Maîtres absolus dans la Ville de Cologne, dont leur Electorat prend le nom. Je ne sai par quel chagrin Monsieur Misson⁵ dans son Voyage dit que le Palais Electoral⁶ de Bonn n'est pas beau; je n'entrai point dedans, mais l'apparence ne sauroit être plus belle. Grand Palais, d'une structure uniforme, & égale, au moins au dehors, & dans lequel le peuple dit qu'il y a autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année, comme l'on dit à Rome du Palais de S. Pierre au Vatican. Pendant le séjour que nous fîmes à Bonn, je pris plaisir à m'informer des dispositions du peuple envers la nation Française, & il me parut de reconnoître qu'il n'avoit nulle inclination pour elle; soit que les allarmes continuelles, dans lesquelles il vivoit à cause des courses, qui ne permettoient à personne de sortir de la Ville avec sûreté, soit que l'experience qu'il a fait du Gouvernement François l'ait aliéné entièrement de son affection. En effet on peut dire que la maniéré Française de gouverner n'est bonne que pour les François, instruits & fondez dans une docilité aveugle pour <71> tout ce qui plaît

⁵ François Maximilien Misson (* 1650; † 1722) war ein französischer Reiseschriftsteller und Pariser Parlamentsrat.

⁶ Gemeint ist der Vorgängerbau des späteren Barockschlosses.

au Souverain, au lieu que les Allemans moins susceptibles de ces dispositions si souples, ont une repugnance naturelle à obéir à des Maîtres, qui veulent être servis sans réplique. Comme je pense de faire quelque séjour à Cologne, je finirai ici cette lettre, réservant à mon arrivée en Hollande, à vous faire savoir ce que j'aurai ici remarqué, & ce qui nous sera arrivé dans le reste de nôtre voyage. Je suis cependant, MONSIEUR, Vôtre tres-humble.
<72>

X. LETTRE.

De la Ville de Cologne.

MONSIEUR,

POur continuer à vous donner part des observations que j'ai faites dans mon voyage, je vous dirai que la Ville de **Cologne** d'où je vous écrivis ma dernière lettre est une vieille Ville tout usée. Vieux bâtimens, vieux Couvents, vieilles rues, vieux Dôme, vieilles ordures, & vieille incivilité, le peuple y étant fier, & rustique. Voilà bien des vieilles choies, me direz-vous, pour un homme à qui la nouveauté plaît si fort. Mais qu'y faire? Je suis Historien & non pas Panegyriste, & j'aime à appeler les choses par leur nom, ou au moins comme je croi de les connoître. Cologne cependant, nonobstant mon décri, est une Ville en toute manière considérable, pour son antiquité, pour sa grandeur, pour <73> ses richesses, pour son importance, & ce qui lui est le plus glorieux pour sa piété, & pour sa Religion Catholique, qu'elle se vante de n'avoir jamais altérée, & d'avoir toujours été *Colonia Ecclesia Romana fidelis filia*, comme elle l'exprime dans ses cachets, & ses étendarts. C'est en effet le séjour ordinaire du Nonce Apostolique, que le Pape tient auprès des Electeurs du Rhin, & il ne pourroit demeurer dans une autre Ville, où il fût plus respecté qu'à Cologne.

Cologne est le siège d'un des Electeurs Ecclesiastiques, Chancelier de l'Empire, au moins en titre pour l'Italie: Archevêque des plus anciens dans la Hiérarchie Ecclesiastique, & dont le Chapitre Cathedral est composé de soixante Chanoines tous nobles, & qui doivent s'être fait reconnaître pour tels, par des preuves antécédentes, mais dont vingt-quatre seulement composent ce qu'on nomme le Grand Chapitre & ont voix dans les élections de l'Archevêque, & peuvent traiter des affaires de l'Eglise, qui appartiennent à leur Jurisdiction. Outre cela la désertion actuelle du Prince Clément de Bavière des interets de l'Empire a donné lieu à des prétentions, que ce Chapitre s'attribué d'une condomination avec son Prince dans le Gouvernement du Diocese, dont celui-ci ne convient <74> point. Vous aurez lû sans doute les écrits & récrits piquans publiez sur

cette matière. La vérité est que l'Empereur a appuyé le Chapitre, ou au moins a donné une pleine autorité au Prince de Saxe-Zeits Grand Prévôt du Chapitre pour gouverner en l'absence du Prince, qui s'est retiré & uni à la France, & qui sans aucun égard à la nation, & à la fidélité dûe à l'Empire, avoit rempli toutes les Places de François, avec la prétention de plus de les faire considérer comme troupes du Cercle de Bourgogne, & de se justifier par là dû reproche de déserteur de la cause commune. Ce nom même qu'il vouloit attribuer à des ennemis déclarez, fait voir qu'il reconnoissoit sa fidélité obligée à l'Empire, puis qu'il vouloit la sauver par cette apparence. Mais enfin les effets étant contraires aux paroles, on a chassé les troupes prétendues circulaires hors des Cercles de l'Empire, & l'Electeur n'ayant pas voulu revenir aux sentimens de sa première obligation a été contraint de se retirer en France, où il n'a pas, selon toutes les apparences, les plus grands sujets du monde d'être content de son changement. Il y a deux choses, qui paroissent étonnantes dans la conduite de ce Prince: la première que nonobstant les puissantes oppositions que la France avoit faites à son élection, qui n'a <75> eu son effet que par les offices, & la force de l'Empereur, il ait quitté celui-ci pour se donner à l'autre, & la secondé qu'un très-petit Sujet, ait été en ceci & en beaucoup d'autres choses l'arbitre, & la régie de sa conduite; les conseils de celui-ci, que personne ne doute qu'il ne fût gagné par la France, ayant eu un perpétuel ascendant sur son esprit, sans que l'Electeur soit jamais entré en défiance que cet homme le conseillât mal, & par des inspirations étrangères. Vous savez qui est ce Sujet, sans que je vous le nomme.

Le Dôme, ou Eglise Cathédrale de Cologne, est commencé sur un si grand & si beau dessein, que s'il étoit achevé, ce seroit une des plus magnifiques Eglises du monde. Ce dessein pourtant est à la Gothique comme le Dôme de Milan, c'est-à-dire extrêmement exhaussé, & avec un tissu continuel d'ornemens Arabesques de pierre au dehors. Ces godrons ou colifichets, croient du goût des vieux temps: mais on en est aujourd'hui revenu, & l'on bâtit avec une symmetrie plus juste, & une magnificence mieux entendue. Le toit du Dome de Cologne est pourtant bien différent de celui du Dôme de Milan, qui est tout plat, & forme de grandes pièces de marbre, sur lesquelles on se peut promener; au lieu que celui de Cologne est fait en pointe extrêmement <76> aiguë, & couvert de plomb, peut-être pour que la neige n'y pût demeurer, & corrompre le toit.

Il y a un clocher commencé au bas, & à côté de l'Eglise, & l'on voit encore la gruë, ou instrument à lever les matériaux au dessus de ce qui en est fait. Le peuple, qui reçoit toujours de bonne foi les sotises dont on veut le berner, dit que le Diable est cause qu'on n'acheve pas ce bâtiment, & qu'il l'a empêché par diverses vexations qu'il a faites aux

ouvriers, contraints à cause de cela de quitter l'entreprise. J'ai grand' peur que ce Diable ne soit celui que le Gascon avoit au fond de sa bourse, & qu'il voulut bien montrer après beaucoup de mysteres à quelques curieux de le voir, Savoir le nommé point d'argent, qui est le grand & puissant Diable, qui empêche bien des chose en ce monde ici, & traverse souvent les meilleurs desseins. Il y a grand Sujet de croire ce Diable la cause, pour laquelle on n'a pas continué à bâtir ni l'Eglise ni le clocher, qui relie tous deux imparfaits, & qui sont un peu de honte à tant d'Archevêques, de Princes qui ont tenu le siège de Cologne, & n'ont pas eu le courage d'y faire travailler, & d'employer à une œuvre de si grande réputation une partie de leurs grands revenus.

L'habit des Chanoines Capitulaires de Cologne <77> est different de tous ceux, que j'aye encore vûs. C'est une *Zimarre*⁷, comme parlent les Italiens, ou Robe de chambre de velours rouge, de même que le bonnet, avec une espece de mouchoir de col sur les épaules, d'hermine, qui a une pointe, & des mignons pendans assez bas par derriere, si vous n'aimez mieux dire que c'est le *Capuchon* des anciens, dont les Cardinaux, & les Evêques retiennent encore la forme à peu près, excepté que celui ci n'a rien qui puisse se tirer sur la tête, & n'est qu'un simple *superhumeral* en terme Latin, en forme comme je vous ai dit de grand mouchoir de col, comme le portent les bourgeoises, ou femmes de moindre qualité en plusieurs endroits. Cet habit n'est que pour l'Eglise, & au lieu qu'en divers autres lieux les Chanoines sortent de leurs maisons avec leurs habits de Chœur, & les y reportent de même après le Service, je pris garde que les Chanoines de Cologne le dépouillent tous dans quelques Chapelles à l'écart, & j'en vis qui étant ainsi dépouillez, en habit court & en cravate sortirent de l'Eglise avec la canne à la main, suivis de leurs laquais. Monsieur le Prince de Saxe-Zeitz Grand Prévôt de Cologne, Evêque de Javarin, fait honneur par son exemplaire pieté à tout son Chapitre. Ce Prince étant passé à la Religion Catholique <78> Romaine par les mouvemens d'une grâce particulière du Ciel, soutient son changement par une pratique très-exacte de tous les devoirs de sa nouvelle croyance, s'étant donné à la vie Ecclesiastique qu'il mene avec toute l'exemplarité des plus sages Religieux. La qualité de sa naissance, & son habileté particulière ayant mû l'Empereur à l'employer dans le maniment de diverses affaires Politiques, il s'y est attaché avec tout le zele & la fidélité d'un très-bon Ministre, sans jamais perdre de vûë la décence, & les

⁷ Die Zimarra ist ein ärmelloser Männermantel der italienischen Renaissance (ca. 1420 bis 1580), ähnlich der deutschen Schaub. Sie wird heute noch von den Bischöfen der Anglikanischen Gemeinschaft als Bestandteil ihrer Chorkleidung getragen.

obligations de son état, ce que j'eus le moyen de remarquer le jour de Pentecôte dernière, où je le vis assister au Chœur, & célébrer la Messe à l'Autel. Ce Prince ayant fait bâtir un Palais à Vienne, par un mouvement de la même pitié, y a reçu des Peres Théatins, auxquels il l'a laissé en propre après sa mort, ne prétendant d'en jouir que dans la compagnie de ces personnes, vraiment Religieuses, lesquelles étant par leur Institut éloignées de toute ambition, & amour des biens du siècle {qu'ils ne peuvent posséder qu'autant qu'on les leur donne par une libéralité volontaire} sont plus que tous autres propres à donner des conseils & des consolations désintéressées. On ne doute nullement de voir bientôt ce Prince dans le nombre des Cardinaux, & que l'Empereur ne lui donne pour cet effet <79> sa Nomination, qu'il mérité si bien par son attachement aux intérêts de S. M. Impériale.

Le Dôme de Cologne est fameux par le dépôt des corps des Rois Mages, qui vinrent adorer Nôtre Seigneur en Bethléem, & que l'Empereur Frédéric Barberousse y fit transporter de Milan, quand il voulut ruiner cette grande Ville. Ils y étoient dans une sépulture qu'on voit encore dans l'Eglise de S. Eustorge, à terre, & contre une muraille, avec une inscription qui marque qu'ils y ont reposé. Mais ce qui cause de l'étonnement est que cette sépulture si basse ne les distinguât pas du reste des corps ensevelis en cette Eglise, puis qu'il y a là même & ailleurs mille sépulcres de personnes un peu distinguées autant & plus élevez que celui de ces Rois. Ils étoient pourtant reconnus pour Saints. Est-ce donc qu'on faisoit si peu d'état des corps Saints en ce temps-là, au prix de celui-ci, où l'on les met sur, ou au moins au dedans des Autels?

Je les ai appellez Rois avec la voix commune, qui leur donne cette qualité: cependant je ne croi pas que vous soyez beaucoup plus persuadé que moi qu'ils la possédassent en effet, & que la prévention en faveur de ce sentiment ait d'autre fondement que le passage du Pseaume 71 qu'on n'est pas <80> pas trop obligé d'entendre à la lettre, quand il dit que ce seront des Rois de Couronne, non plus que les païs, dont il les fait venir. La singularité de cette opinion, si je l'allois débiter à la ruë, me seroit un procez avec tous les Peintres, qui se croiroient par là déboutez de la possession, où ils sont de donner des Couronnes aux Mages. Mais pour avoir la paix, je veux bien les laisser peindre, & croire tout ce qu'ils voudront, & sur le sujet de cette Royauté, & sur celui de la réalité du bœuf & de l'âne, qu'ils ont coutume de peindre de même, assistans à la Crèche le jour de la Naissance du Sauveur, & sous la figure desquels je croi que le Prophète, qui en a parlé, a voulu exprimer la stupidité des Juifs plus grande que celle de ces animaux, qui sans autre secours que celui de leur instinct naturel reconnoissent la crèche de leur maître, au lieu que les Juifs n'ont point voulu reconnoître leur Messie & leur Libérateur.

Au reste ceux de Cologne sont si fiers de la possession des corps des Rois Mages, qu'ils ne veulent point entendre parler de partage, & qu'il y ait aucune partie de ces corps ailleurs.

[Corpora Sanctorum recubant hic terna Magorum.]

Ex his sublatum nihil est alibive⁸ locatum.⁹ <81>

C'est le bout du second vers qu'ils ont fait graver sur la Chapelle, où ils sont gardez avec un soin & un mystere si grand, qu'on ne voit au travers des grilles, qui environnent cette Chapelle de toutes parts, qu'une espece de caille déposée sur un Autel, & cela fort obscurément. Ce qui ne contente nullement les Pèlerins qui voudraient voir ces corps, comme on en voit tant d'autres exposez à la vénération publique, en plusieurs Eglises. Cette intégrité cependant des corps des Mages n'empêche pas que plusieurs Eglises ne croient d'en avoir des Reliques, ce qui se pourroit faire par une extension de ce mot d'intégrité, qui sans ôter le nom de tout à la partie principale, n'envieroit point de petites & moindres pièces à beaucoup de dévots qui croient les posséder. C'est avec cet adoucissement de la rigueur de ce mot qu'on accommode beaucoup d'Eglises, qui sans cela le seroient une cruelle guerre sur la possession de plusieurs corps, qu'elles se vantent toutes d'avoir, comme de ceux de S. Martin, de S. Benoît, & tout nouvellement de celui de S. Barthelemi, que la Ville de Rome croyoit d'avoir possédé tout entier depuis plusieurs siècles, le Cardinal Ursin ayant prouvé par une decouverte toute recente & authentique qu'il croit encore à Benevent. Mais sans prendre parti dans ces <82> querelles je vous dirai que j'aime mieux avoir & prêter une pieuse foi à ce que l'on me dit, que de souffrir l'ennui d'attendre des convictions avant que de me déterminer, d'autant plus que mon culte est conditionnel, & que je n'entens de révéler le Saint qu'autant qu'il est présent.

Avant que de quitter le Dôme de Cologne je vous dirai que dès quelques siècles en ça quasi tous les Archevêques, se sont faits enterrer, chacun dans une Chapelle particulière, avec une sépulture au milieu de la Chapelle, exhaussée de terre, qu'il occupe quasi toute. Si la chose continue, il n'y aura bien-tôt plus de Chapelles libres dans toute l'Eglise, & l'on pourra dire du Dôme de Cologne, ce que Martial¹⁰ dit de Rome à l'occasion de la grande Maison que Néron y faisoit bâtir.

⁸ In der Vorlage „alibique“.

⁹ „Es ruhen hier die Körper der heiligen drei Magier. / Von diesen ist nichts entfernt oder andernorts aufbewahrt worden.“

¹⁰ Sueton(!): Nero, c. 39,2.

*... Vejos migrate Quirites,
Si non & Vejos occupat ista Domus.*

Tous ces Prélats si soigneux de laisser de riches & magnifiques mémoires après leur mort n'auroient-ils pas mieux fait d'employer leurs richesses à bâtir chacun une voûte à leur Eglise, qui hors du Chœur ne paroît qu'un grand galetas & une place couverte d'un toit sans aucune forme ni ornement d'Eglise? Il me souvient des portiques, <83> qui dès la Ville de Bologne, conduisent à la Madona del Monte, lesquels ayant été commencez de bâtir à l'aventure, ont continué par la belle émulation de la Noblesse, de la Bourgeoisie, & de toutes sortes d'états de personnes, jusqu'aux Comédiens, qui ont contribué à l'enviâce bâtiment, qui fait aujourd'hui tant d'honneur à la Ville, & donne une si belle promenade à ceux qui par dévotion ou pour se divertir sortent de ce côté-là.

Si je devois vous parler de toutes les Eglises de Cologne, il me faudroit un volume. Le peuple dit qu'il y en a autant que de jours en l'année. Je n'ai eu ni le temps ni l'envie de les conter pour vous en dire précisément le nombre, & je ne veux vous parler que de sort peu. La plûpart de celles que j'ai vûes sont bien vieilles. Les Jesuites en ont une neuve, toute incrustée de Confessionnaux, & de têtes de Martyrs reparties en certains étalages, ou buffets dorez & ornez assez proprement. Cette quantité de têtes de Martyrs m'étonnoit {car j'en contai quatre-vingt dans le seul Sanctuaire} mais ce fut tout autre choie, quand j'arrivai à l'Eglise de S. Gerion, qui en est absolument toute tapissée, les boiseries, qui en sont garnies, & qui paroissent autant de trous de mouches à miel dans une ruche, tenant & occupant tour <84> l'espace, qui est d'une certaine hauteur, où l'on ne puisse atteindre dès le bas, jusqu'à la voûte.

L'Eglise de Ste. Ursule en est encore plus remplie, & on en voit d'attachées à toutes les murailles, qui sont l'effet que je viens de décrire de représenter des ruches d'abeilles. La chose n'auroit rien de surprenant, si le nombre des Compagnes de cette Sainte croît bien prouvé aussi grand qu'on le fait communément. Mais, comme vous savez, l'Histoire de Ste. Ursule ne manque pas d'embarras, & les Savans ont commencé à se récrier terriblement contre ce nombre d'onze mille, qui est communément reçu. Je vous avouë que les argumens négatifs ne prouvent rien en des matières de fait, & que toutes les conjectures d'impossibilité ne sauroient tenir contre la moindre assurance positive, qu'une choie est telle qu'on la dit: mais les circonstances de l'Histoire semblent y mettre des embarras insurmontables. Un Pape dont le nom ne se trouve point dans le Catalogue des Pontifes Romains, y intervient, & contre l'honêteté publique se donne pour guide à une troupe de filles, qu'on envoyé par un chemin tout à fait éloigné & hors de propos en

Angleterre pour un besoin, dont les autres Histoires ne parlent nullement. L'on peut cependant <85> répondre à tous ces Messieurs, qui nient toute sorte de faits, parce qu'on les donne revêtus de circonstances improbables, que cette délicatesse est outrée, & qu'on ne trouveroit rien de sûr dans aucune Histoire, si on les vouloir reculer parce que les Auteurs qui les ont rapportez, ont varié souvent notablement dans les circonstances. Qu'y a-t-il de plus fabuleux, que les fables mêmes, dont les Poètes ont revêtu l'Histoire de leurs Jupiter, Saturne, Neptune, Hercule, & de tous les autres Dieux & Heros de leurs siècles & de leur Religion? Cependant il ne s'est encore trouvé personne, qui ait mis en doute qu'il n'y ait eu des Princes, & des hommes véritables qui ont porté ces noms, & qui par le merveilleux de leurs actions ont donné lieu à toutes les fictions, dont on a ensuite embelli leur Histoire, qui les a fait prendre pour des Dieux, & a servi quoi que sans raison de fondement au culte, qu'on leur a rendu? Ainsi puis qu'il se trouve à Cologne une très-grande quantité de corps d'hommes & de femmes, qui y ont toujours été tenus, & rêverez des Chrétiens pour des corps de Martyrs, qui jouissent effectivement de la gloire du Ciel, aucune conjecture ou vrai-semblance ne sauroit affoiblir cette certitude, & cette vénération, quoi que l'Histoire des martyres de <86> S. Gerion & de Sainte Ursule ait été par l'ignorance de quelques siècles, que chacun fait avoir été fort grossiers, remplie de circonstances, qu'on ne trouve pas aujourd'hui le moyen d'accommoder aux temps, dans lesquels ces Saints ont vécu.

Voilà, Monsieur, comme j'en parlerois à un Critique, qui me voudroit donner ses conjectures pour des raisons valables de recuser toute sorte de croyance à l'Histoire de Ste. Ursule, & lesquelles à mon avis ne concluent rien, ou concluent à recuser toutes les Histoires, où il y a quelque variété dans le récit des Historiens. Au reste je me raillerois à mon tour de M. Misson, qui après avoir bien goguenardé sur ces Reliques des Compagnes de Ste. Ursule, s'est laissé persuader que la sepulture de la fille du Duc de Brabant, cramponnée à la muraille de la même Eglise, soit l'effet d'une jalousie & d'une aversion que ces Saintes Vierges ont toujours eu à souffrir qu'aucune autre personne fût enterrée dans leur Eglise, & qu'il a falu surmonter par cette violence, en accrochant avec de puissantes barres de fer celle-ci à la muraille. Il faut ce me semble avoir delà foi de reste pour en donner à ce conte, & je m'étonne que ce Voyageur qui n'en a point pour la vérité de l'Histoire des Vierges Compagnes <87> de Ste. Ursule, en aye pour un conte, qui ne lui peut avoir été débité que par une personne extrêmement grossiere, ou qui ait pris plaisir à le tromper. Cela arrive assez souvent, comme je l'ai observe moi-même; en quelques occasions, ou les étrangers Protestans venant pour s'informer des particularitez, qui

rendent quelques lieux considérables parmi les Catholiques Romains, ne manquent gueres de rencontrer des personnes, qui prennent plaisir à leur en conter pour attrapper leur argent; sachant bien que plus ils leur conteront de sotises, tendant à rendre le Catholicisme ridicule, ils en seront mieux leurs affaires. Ces Messieurs s'en retournent ensuite chez eux, tout glorieux de ces admirables découvertes, qu'ils assurent de tenir de la propre bouche, & confession des Catholiques mêmes, dont ils sont ensuite d'importantes railleries sur la stupidité des gens, qui se laissent si grossièrement abuser dans leur Religion. Dans l'affaire présente il faut que M. Misson n'eût des yeux que pour voir le tombeau de cette Princesse de Brabant, qu'il assure être la seule étrangère, enterrée dans l'Eglise de Ste. Ursule. Car s'il avoit voulu les ouvrir sur d'autres tombeaux il y en auroit vû de plusieurs Evêques de Cologne, des premiers siècles. D'où je prens <88> encore l'occasion de jeter une pierre dans son jardin en lui faisant remarquer que le culte des Reliques des Saints n'est nullement une invention moderne, puis qu'outre que c'étoit la coutume des premiers Chrétiens de s'assembler pour la prière auprès, ou sur les tombeaux des Martyrs, comme il est évident par toutes les Histoires des premiers siècles de l'Eglise, la coûtume de se faire enterrer auprès des mêmes Martyrs fait connoître qu'on avoir quelque confiance particulière en leur intercession, puis que sans cela on auroit inutilement affecté ce soin; comme nous voyons tous les jours dans l'usage du monde que l'empressement qu'on témoigne d'être auprès de quelqu'un ou vif ou mort, est la marque d'une tendresse particulière qui nous lie à lui pour quelque intérêt. Ce n'est pas que je veuille dire que se faire enterrer auprès des Saints, même reconnus pour tels, puisse aider au salut de celui qui sans autre mérite jouïroit de ce voisinage: mais bien, que ce desir dette près des Saints marque une amitié, & une confiance speciale en leur intercession & faveur, sans quoi ce soin seroit tout à fait inutile, & que cet usage & par conséquent cette confiance est des premiers siècles de l'Eglise.

Je ne vous parle pas, Monsieur, de l'opinion <89> de quelque Auteur moderne, que vous aurez peut-être lû aussi-bien que moi, que le nombre des onze mille Vierges doive être réduit à onze seules personnes Compagnes de S^{te}. Ursule, sur la conjecture que la première Chronique, qui a parlé de ces Saintes pouvoir avoir écrit en lettres Romaines XIMV avec un accent sur l'M, qui auroit fait prendre équivoque, & entendre *mille* au lieu de *Martyres*, par cette lettre ainsi marquée. De sorte qu'il ne faudroit entendre qu'onze Martyres Vierges, au lieu d'onze mille Vierges. Mais outre que le nombre des corps, qui reliant, & qui rend ce grand nombre aussi sûr, que le fait même du martyr, dénué de toutes les circonstances, il faut réfléchir que jamais le nom de Martyr n'est preposé dans

les Légendes ou Histoires à celui de Vierge, non seulement pour l'excellence de la Virginité, qui est comme dit S. Ambroise, cause du martyre, & par conséquent en quelque façon plus noble que le martyre même, mais principalement parce que la Virginité est l'état de la personne qui a souffert le martyre, & que comme on ne dit jamais qu'un tel Saint a été Martyr, & Evêque, mais qu'il a été Evêque & Martyr, par la même raison pense-je qu'on auroit préposé ici le nom de Vierge à celui de Martyre, <90> si on avoit voulu par la lettre M indiquer le martyre, & non le nombre de celles qui avoient souffert pour Jesus Christ.

La conjecture de cet Auteur, qui exténue si fort le nombre des Compagnes de Ste. Ursule, n'est pas plus heureuse que celle d'un autre sur la qualité de l'Epouse du Roi de France Dagobert I. Tous les Historiens ont écrit qu'il enleva une Religieuse de son Cloître pour en faire sa femme. L'Auteur pour l'excuser, & pour redresser tous les Historiens, veut que le premier qui a conté le fait ait écrit *puellam rapuit e Ministerio*, & non *Monasterio* & qu'ainsi l'Epouse du Roi Dagobert étoit une fille servante de la Reine la Mere, ou autre qui fût à la Cour, non pas une Religieuse, & que sur une telle équivoque on a noirci sa réputation. Mais ne vous paroît-il pas, Monsieur, que ceci soit plutôt un raffinement qu'une demonstration, & que ces sortes de conjectures montrent bien plus le bel esprit de celui qui les pense, qu'elles ne mettent l'evidence & la vérité de son côté, particulièrement, quand le torrent de l'opinion contraire entraîne tous les sentimens, & que les suites de l'Histoire lui donnent la dernière force? Mais enfin nous sommes dans un siècle, où l'on raffine sur tout, sans trop se mettre <91> en peine si ce raffinement introduit peu à peu un Pyrrhonisme¹¹, qui faisant avec le temps de plus grands progresz, nous ôtera tout ce que nous savions, & nous laissera avec de pures plausibilités, à la faveur desquelles nous pourrions discourir problématiquement de toutes les Histoires.

Au reste la Ville de Cologne, à la regarder de quelque hauteur, paroît une forêt de banderoles, ou girouettes; car non seulement il y en a sur tous les coins des toits, mais mêmes sur une quantité de petites tours, qui percent les toits pour donner jour aux dedans des maisons, entre lesquelles les clochers des Eglises, qui sont très-nombreuses, pourvus de mêmes girouettes, tiennent lieu des arbres les plus élevez. Il me souvint la

¹¹ Ein Pyrrhussieg ist ein zu teuer erkaufte Erfolg. Im ursprünglichen Sinne geht der Sieger aus dem Konflikt ähnlich geschwächt hervor wie ein Besiegter und kann auf dem Sieg nicht aufbauen. Der Ausdruck geht auf König Pyrrhos I. von Epirus zurück. Dieser soll nach seinem Sieg über die Römer in der Schlacht bei Asculum in Süditalien 279 v. Chr. einem Vertrauten gesagt haben: „Wenn wir die Römer in einer weiteren Schlacht besiegen, werden wir gänzlich verloren sein!“

première fois que je vis cette quantité de pointes, qui s'élèvent de tous cotés, de la rêverie des Rabins, qui ont écrit que Salomon fit herisser tout le toit du Temple de Jerusalem de broches ou pointes d'or, pour empêcher {disent-ils} que les oiseaux ne vinflent se percher dessus, & n'y fissent leurs ordures. Ma comparaison peut être aussi juste, que leur imagination est véritable. Les maisons de Cologne ne sont pas bâties en longueur sur les ruës, mais chacune montre son front, & sa pointe dans la façade, <92> de sorte que les ruës y paroissent bordées de ces maisons, comme d'autant de Châteaux de cartes, tels que les dressent les enfans en se jouant. Ceci est cause que chacune s'étudie à faire une plus belle vûë, les murailles étant dentelées & enjolivées jusqu'au faite, qui finit toujours par une belle girouette. Il y a des ruës fort riches & fort marchandes, & la commodité du Rhin ne peut manquer d'y apporter beaucoup de richesses, le passage des vaisseaux de Cologne en Hollande, & de Hollande à Cologne, y étant continuellement battu.

Le Prince de Saxe-Zeitz Evêque de Javarin, & Grand Prévôt de Cologne, y a fait rebâtir ou renouveler les bâtimens de la Chartreuse, & le Prieur de la Grande Chartreuse a envoyé depuis peu à la Ville de Cologne un Doigt de S. Brunon fondateur de l'ordre, & qui fut citoyen de cette même Ville. La chose meritoit bien autant de réception que les Padoüans en firent à un doigt de Tite-Live leur compatriote, qui leur fut apporté au siècle passé. Mais les choses ne vont pas de même en tous les pais. C'est à cette Chartreuse que le Prince de Saxe a coutume de se retirer, quand les affaires le lui permettent, pour y être plus en retraite, & jouir de la conversation innocente de ces bons peres <93> véritablement Religieux parce qu'ils vivent éloignés du commerce du monde, & ce fut à l'occasion d'une de ces retraites que le Partisan François nommé la Croix voulut le faire enlever, ayant pour cet effet introduit dans la Ville une vingtaine des liens qui dévoient après avoir tué le cocher le conduire dehors, ou le poignarder lui-même {à ce qu'il fut dit} s'il avoit fait resistance. C'est ici une terrible manière de faire la guerre, & ce sera une honte bien grande à nôtre siècle d'avoir introduit l'usage de certains stratagèmes, qui ont plus la mine de crimes exécrables, que celle d'adresses militaires. Le Partisan nommé, qui n'a point nié d'avoir envoyé ses Emissaires dans la Ville de Cologne s'est défendu de l'ordre qu'on l'accusoit d'avoir donné de faire égorger le Prince. Le mal est que ces malheureux ayant été découverts & punis l'en ont chargé dans leur examen, & l'on ne dit point qu'ils s'en soient dédits avant leur mort. Je me prépare à sortir de Cologne. Vous n'aurez plus de mes lettres, que quand je serai arrivé en Hollande. Je suis cependant, MONSIEUR, de Cologne, Votre très-humble.

Burckardt u.a. (Hrsg.). (2006). *Dem rechten Glauben auf der Spur. Das Reisetagebuch des Hieronymus Annoni 1736*. Zürich: Theologischer Verlag.